

forme du respect de la parole donnée.

Un roman magnifique, qu'on lit sans s'arrêter. Remarquablement bien écrit, poétique, prenant, touchant, poignant souvent. A lire comme un conte et une odyssée. Car s'il est une autre qualité à attribuer à cet ouvrage, c'est la force de l'oralité, qui puise dans l'imagination collective, pour donner vie à une saga maudite ; et qui, bien qu'apparemment « exotique » rejoint finalement le plus

profond de notre culture et de nos racines.

Qui, l'ayant lu, n'aurait envie de le raconter, en tentant d'en sauvegarder toute la poésie ?

Jeanine RIVAIS

LA MORT DU ROI TSONGOR

de Laurent Gaudet

Edition Actes Sud « Babel », 205 pages

Prix : 7 euros 50

Privé de titre

Les deux registres d'Andrea Camilleri

la Sicile historique et le roman policier régionaliste.

Andrea Camilleri est né en 1925 à Porto Empédocle, près d'Agrigente. Adolescent, il a la passion du théâtre et entame une carrière de régisseur. Puis il adapte et met en scène de nombreuses pièces de théâtre, de Pirandello à Beckett, d'Adamov à Ionesco, de Brecht à Simenon. Il réalise des séries culturelles et policières pour la radio-télévision italienne et enseigne au Centre expérimental de la cinématographie à Rome ainsi qu'à l'Académie nationale d'art dramatique. Il sera également chroniqueur dans divers journaux. Ami de Leonardo Sciascia, ce n'est que tardivement, à 57 ans (1982), qu'il commence à écrire sur la Sicile d'où il était parti très tôt pour y revenir sans cesse. Il connaît immédiatement un grand succès public en Italie avec des tirages de best-sellers ; après son premier roman policier, tiré à plus de 60 000 exemplaires, on estime qu'il a vendu 5 millions de volumes entre 1997 et 2001 et 22 de ses romans sont traduits en français. Ses ouvrages sont entrés dans la

"Meridiani", la Pléiade italienne de l'éditeur Mondadori.

Camilleri écrit sur deux registres :

- des romans historiques inspirés de documents d'archives qui ont pour cadre la Sicile de la seconde partie du XIXème siècle ou le début du XXème ;
- des romans policiers contemporains qui mettent en scène un héros récurrent, le commissaire Salvo Montalbano et son entourage, dans la ville imaginaire de Vigàta (probablement une transposition de Porto Empédocle).

Toutes ses histoires se passent dans la région d'Agrigente, Porto Empédocle, Caltanissetta, sur la côte sud de la Sicile, à mi chemin entre Palerme et Syracuse. Les deux veines, bien qu'exploitant les mêmes lieux et les mêmes populations siciliennes typées, diffèrent par le genre et le style. . On peut noter que la Mafia n'est pas formellement mentionnée dans ses livres, mais elle est présente en filigrane, pro-

bablement comme dans la réalité. La sincérité et le talent de conteur d'un auteur prolixe et imaginatif font de ces ouvrages des moments de bonheur. Deux de ses ouvrages viennent d'être publiés en France : « Privé de titre », roman historique qui se passe en 1921 et « La toile d'araignée », un policier contemporain.

Dans Privé de titre, Andrea Camilleri évoque la Sicile de son enfance : il décrit un épisode réel de la montée du fascisme en Sicile, puis il en dissèque en détail le développement et les conséquences. En 1921, dans une ruelle de Caltanissetta, un militant communiste, Michele Lopardo, tombe dans une embuscade tendue par trois membres de la ligue anti-bolchevique. Au cours de l'échauffourée, l'un des assaillants, Lillino Grattuso, est tué d'un coup de revolver. Même si l'enquête démontre rapidement que Grattuso a été victime d'une balle perdue tirée par un de ses camarades, Michele Lopardo fait un coupable idéal et Grattuso devient « le seul et unique martyr fasciste de toute la Sicile » autour duquel se construit toute une légende et ce fait est alors utilisé à des fins de propagande

L'ensemble est traité de façon très vivante, inspiré de pièces d'archives authentiques. L'analyse de la mécanique de la mise en scène partisane de la vérité aboutit, malgré l'action courageuse des institutions judiciaires, à des poursuites injustes, des humiliations et des persécutions du suspect reconnu innocent mais aussi à l'oubli de la dignité de la victime devenue martyre malgré elle.

La construction

La construction du roman est originale. Une courte introduction met en scène le narrateur, jeune enfant qui doit assister en 1941 à la commémoration de la mémoire d'un martyr du fascisme naissant. Il remarque un homme

en marge de la cérémonie qui pleure dans un coin. Son père lui dit « C'est l'assassin ».

On remonte ensuite, en 1921 et une suite de courts chapitres est consacrée à la présentation de 5 personnages qui vont jouer un rôle important dans l'intrigue : ce sont des petits récits familiers qui décrivent leur passé et leur place dans la ville. Trois militants fascistes tendent une embuscade à l'un de leurs adversaires dans une rue sombre pour lui infliger une « raclée », mais les choses ne vont pas se passer tout à fait comme ils l'avaient prévu.

Puis vient la description de l'échauffourée qui commence par un « arrêt sur image » : comme une photo figée d'une scène de bagarre dans la rue, décrite de façon neutre, avec une grande précision. C'est l'un des moments clés de l'action, mais la photo ne permet pas de comprendre tous les mouvements des 4 participants.

Le chapitre suivant décrit sobrement ce qui s'est passé dans la rue ce soir là. Récit normal, description classique de ce que chacun a fait ou a vu au cours et après l'échauffourée.

Puis une « moviola », c'est-à-dire une suite discontinuée d'images comme un film dont les vues sautent, qui montre, en quelques plans, la suite de l'incident avec les positions respectives des acteurs de la scène, description sèche, sans commentaire. De toute évidence, ces procédés sont inspirés directement du cinéma que Camilleri connaît bien et ils donnent au récit une vigueur et un relief, très efficaces. Le découpage empêche que le discours ne devienne monotone en énumérant des faits, et il se présente comme objectif et factuel.

On revient alors à une description classique de ce qui s'est passé ensuite et qui met fin à cette

première partie. La bagarre est terminée, un protagoniste reste à terre, gravement blessé d'un coup de feu. Le blessé est transporté à l'hôpital, les commentaires et les réactions diverses dans la population sont nombreuses, puis on apprend le décès de la victime.

On passe alors aux développements plus tardifs, sous la forme des rapports de l'hôpital, de la gendarmerie, de la police, les correspondances publiques et privées, les articles de journaux, les documents de l'enquête. Camilleri utilise encore ici ce procédé de description d'un processus complexe par la présentation des documents bruts qui suffisent à faire suivre le fil de l'intrigue tout en donnant une couleur locale authentique. Chaque pièce du dossier est en effet rédigée dans le style correspondant à la personnalité de celui qui écrit.

Vient ensuite la description de l'enterrement, de la suite des interrogatoires des protagonistes de la bagarre et du déroulement de la partie judiciaire de l'affaire. Les uns croient à la culpabilité du protagoniste visé par l'embuscade qui possédait un revolver et a effectivement tiré un coup de feu, les autres défendent la thèse d'un second coup de feu, voire d'un troisième, tiré, lui, par les agresseurs qui se trouvaient en difficulté. Les interactions de trois institutions différentes, et un tant soit peu rivales compliquent l'enquête: police, gendarmerie, police politique. Le procès, tenu dans une atmosphère partisane fera cependant éclater la vérité et aboutira à l'acquittement du suspect grâce au courage d'un avocat honnête et de juges intègres, qui seront évidemment mal récompensés. Le récit se termine donc sur une victoire théorique sur l'injustice mais sans que les vrais coupables soient dévoilés et alors que la vraie victime et ses défenseurs légaux ne retrouvent pas la paix.

Entre temps, Camilleri aborde une autre affaire historique survenue dans la même région : en 1924. Mussolini effectue un voyage officiel en Sicile, à Caltagirone. Soucieux d'impressionner le Duce, les responsables fascistes locaux décident de la construction d'une cité idéale pour héberger 2 500 familles de paysans. Mussolini pose la première pierre de la ville jardin, baptisée Mussolinia. Aussitôt le Duce reparti, le projet est abandonné. Six ans plus tard, Mussolini s'informe de sa ville idéale. Panique à Caltagirone ! On édifie à la hâte une ville en carton-pâte que l'on photographie. La supercherie découverte, Mussolini, fou de rage, sévira contre les responsables, ce qui ne sera pas sans conséquence sur l'affaire Lopardo. Cet épisode est un peu rapporté sur l'histoire précédente et me semble un peu inutile.

Le style

Andrea Camilleri possède un don de « l'accroche » et sait admirablement entretenir l'intérêt du lecteur pour le déroulement de l'action, sans temps mort mais aussi sans concessions de facilité. Ses personnages sont attachants et vivants dans leurs imperfections, leurs faiblesses, leurs hésitations, leurs émotions ou leurs bons sentiments. Dans les romans historiques, le style est descriptif, l'auteur raconte une histoire de l'extérieur, les dialogues sont rares, mais l'originalité de la langue, mélange d'italien et de dialecte sicilien, inventive et truculente, est adaptée au récit. Les mots ou les tournures locales sont fréquents, cette langue a une consonance exotique, même pour les italiens, comme nos patois.

Par ailleurs, il ne dédaigne pas d'utiliser aussi des procédés plus modernes qui semblent inspirés du nouveau roman américain des années 1930. Il s'agit de voir l'événement sous différents angles : le récit est entrecoupé de

documents, témoignages, rapports, articles de presse, correspondances particulières. Ces éléments ne sont pas là, comme chez Dos Passos, pour révéler l'atmosphère générale de la société, mais ils illustrent les péripéties de l'action en cours et en cernent les contours. L'auteur américain avait utilisé largement l'inclusion, au milieu du récit, de « rubriques » (Actualités, L'air du temps, Documentaires, les personnages de l'époque, L'œil de la caméra, images, Monologue intérieur). Ici, les insertions ont trait directement à l'action. Ce procédé, sans mettre dans ce terme de connotation péjorative, donne beaucoup de relief au récit, surtout lorsqu'il s'agit, comme ici, de faits contestés par l'administration ou la justice ou les parties en jeu, qui sont ici des partis ou des mouvements politiques. Le style de ces divers fragments est évidemment approprié au contexte : un interrogatoire se présente comme un dialogue, chacun parlant à sa façon, parfois difficile à comprendre pour les autres : les étudiants ou les ouvriers utilisent une langue populaire, parfois vulgaire ; les autorités administratives utilisent un jargon qui leur est propre ; le juge parle comme un livre de droit....

Le problème de la traduction

En Italie, et plus encore en Sicile, la langue est un millefeuille marqué par la persistance de dialectes. Camilleri, plus que d'autres, utilise cette inventivité verbale en mêlant étroitement, depuis son premier livre, l'italien littéraire et le dialecte sicilien. De cette façon, chaque personnage, chaque classe sociale et chaque situation possède son style. Il est délicat de traduire, ou plutôt d'adapter ce type d'écriture. Deux traducteurs alternent: Dominique Vittoz pour les romans historiques et Serge Quadruppani pour les policiers.

Pour rendre cette richesse linguistique, Dominique Vittoz, originaire de Lyon où elle

enseigne l'italien, transpose l'effet de décalage entre l'italien classique et le dialecte en recourant à un décalage du même ordre entre français moderne d'un côté et français régional de Lyon ou ancien français de l'autre. Elle puise dans le patois de sa ville natale pour infiltrer de l'intérieur les textes de Camilleri, ou elle choisit des mots proches du français qui finissent par être compréhensibles au lecteur. «Le lecteur français, même s'il ne consulte pas le lexique parfois mis à sa disposition par la traductrice, tout comme le fait à partir d'un texte original de Camilleri un Italien qui ne connaît pas le sicilien, perçoit donc le mouvement général des phrases et du récit, emporté qu'il est par le mouvement de la narration » (Mario Fusco).

Serge Quadruppani, de son côté, renonce lui aussi à traduire « en bon français ». Il préfère « restituer au lecteur français ce que ressent le lecteur italien non sicilien à la lecture de Camilleri. Ce sentiment d'étrange familiarité que procure la langue, écho de ce qu'on éprouve en rencontrant, en même temps qu'une île, une très ancienne et très moderne civilisation.

Conclusions

Les livres de Camilleri sont faciles à lire, ils sont passionnants, bien écrits et bien documentés dans le cadre d'une région pittoresque et agitée. Pour résumer, je conclurai que Camilleri nous apporte des moments de réflexion et de divertissement en nous proposant :

- Une forme linguistique originale, parfois truculente et décapante. « Camilleri n'a pas son égal pour la justesse du ton et la vérité saisissante avec laquelle il fait entendre la polyphonie sicilienne » (G.Mendal). Il sait faire passer dans le langage la saveur particulière de la Sicile. Comme le dit Pirandello : « le dialecte

te exprime le sentiment, là où la langue exprime le concept ».

- Des histoires et des personnages passionnants : dans ses romans, l'intrigue historique ou policière est fondamentale avec l'humour et la force du récit, mais ce n'est que le prétexte pour la création de personnages. Visiblement, l'aspect et le caractère de ceux-ci est la partie du travail de création que Camilleri préfère. Les protagonistes de ses histoires sont souvent très amusants et ironiques; mais aussi très mélancoliques. Il jette un regard singulier sur les humains, tendrement moqueur pour les humbles et féroce pour les puissants et leurs manigances. Mais ses personnages sont aussi parfois insupportables. Comme il le dit: «Beaucoup d'Italiens n'aiment pas l'honnêteté. Leur morale est celle du « motorino » (scooter), qui peut monter sur les trottoirs, rouler à contresens, se garer en quadruple file, bref: profiter de ceux qui respectent la loi et s'arrêtent au feu rouge.»

- Enfin, une vision dépayssante de la Sicile d'hier et d'aujourd'hui, et Camilleri cite Tolstoï : « Décris bien ton village, tu auras décrit le monde ».

Claude HANNOUN

Privé de titre (Privo de titolo), 2007
Trad. Dominique Vittoz, Fayard
290 pages, 18 €

Ouvrages publiés en français

Chez Fleuve Noir, Pocket :

- La forme de l'eau, 1998
- Chien de faïence, 1999 (Grand Prix des lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris 2000)
- Le voleur de goûter 2000
- La voix du violon, 2001
- La démission de Montalbano 2001
- L'excursion à Tindari 2002
- L'odeur de la nuit, 2003
- Le tour de la bouée 2005
- La première enquête de Montalbano 2006, nouvelles.
- La patience de l'araignée 2007

Chez Fayard :

- Un filet de fumée, 1980
- La saison de chasse, 1992 (Prix de traduction Amédée Pichot)
- La concession du téléphone, 1999
- Le roi Zosimo
- Le cours des choses
- La prise de Makalé, 2003
- Privé de titre, 2007
- Chez Le Promeneur
- Un massacre oublié
- Indulgences à la carte, 1993
- Chez Metailié
- L'opéra de Vigàta, 1999
- Le coup du cavalier, 1999
- La disparition de Judas, 2000